

*Harry Mathews*

# **Le Journaliste**

*Roman traduit de l'américain  
par Martin Winckler*



**P.O.L**







# Le Journaliste

## DU MÊME AUTEUR

CONVERSIONS, roman traduit par Claude Portail, Gallimard, 1969. Collection « L'Imaginaire », 1989.

LES VERTS CHAMPS DE MOUTARDE DE L'AFGHANISTAN, roman traduit par Georges Perec, Denoël, « Les Lettres nouvelles », 1974.

SIX POÈMES, traduits par Georges Perec, *in Vingt poètes américains*, Gallimard, 1980.

PLAISIRS SINGULIERS, traduit par Marie Chaix, P.O.L, 1983.

LE VERGER, P.O.L, 1986.

CIGARETTES, roman traduit par Marie Chaix, P.O.L, 1988.

LE NAUFRAGE DU STADE ODRADEK, roman traduit par Georges Perec, P.O.L, 1989 (première édition, Hachette/P.O.L, 1981).

CUISINE DE PAYS, nouvelles traduites par Marie Chaix, Martin Winckler et Jean-Noël Vuarnet, P.O.L, 1991.

*La nouvelle intitulée Cuisine de pays a été publiée par les éditions Plein Chant, dans la Bibliothèque Oucuienne (1990).*

20 LIGNES PAR JOUR, traduit par Marie Chaix, P.O.L, 1994.

LE SAVOIR DES ROIS, *in* La Bibliothèque Oulipienne, vol. 1.

ÉCRITS FRANÇAIS, *in* La Bibliothèque Oulipienne, vol. 3.

Harry Mathews

# Le Journaliste

*Traduit de l'américain par  
Martin Winckler  
avec le concours de l'auteur*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

TITRE ORIGINAL

« *The Journalist* »

© Harry Mathews, 1994

© P.O.L éditeur pour la traduction française, 1997

ISBN : 2-86744-518-3

*Et ce que vous dit l'histoire, vous l'acceptez  
C'est que l'événement manqué demeure inachevé.*

Fairfield Porter, *Le Lecteur*



I



La pluie avait cessé. Je n'avais plus à me soucier des panneaux de virage dangereux ; la route, qui serpentait doucement et se conformait si bien à ma carte, allait vite sécher. Je me suis détendu dans le siège et j'ai accéléré. Le volant m'est resté dans les mains.

Cette possibilité avait toujours existé. Tu n'avais jamais eu à te la rappeler. Et elle existe encore. A un moment pareil, qui es-tu ? Où es-tu ? Tu ne peux pas éluder les questions en faisant remarquer que « tu » es devenu un simple objet, livré aux lois indifférentes de la physique. Ça, c'est ce que dit une partie de toi ; une autre partie écoute. Qui et où sont-elles ? Où, et quelle est ton identité ? Où, et qui est cet être faible qui lutte pour survivre à ton identité ?

Poser les questions ici. « Poser » signifie également « cesser de les traîner » comme une malle pleine de briques. Les spéculations peuvent dissoudre les choses communes dans l'incertitude la plus pure. Bien sûr, l'incertitude a sa vérité propre : il y a des moments où, « honnêtement », je ne parviens pas à distinguer un piano à queue d'un éléphant.

Mais j'aime aussi trouver les choses communes à leur place commune.

Les choses communes : le médicament agit (nom chimique : lorazépam). J'ai dormi d'un trait. A mon réveil, je n'étais pas plus abruti que d'habitude. Je me souviens même en partie d'un de mes rêves : je lis une histoire du crayon et je suis captivé par la comparaison des diverses qualités de graphite que l'on trouve en Nouvelle-Angleterre ou en Sibérie. Des échantillons sont inclus dans le livre (vu la misère de l'édition chez nous, je devrais savoir que je rêve). Je voyage le long de la côte avec un cousin de Daisy que je n'ai jamais vu. La voiture (le volant fermement en place) roule à une allure de mule, au ras de l'accotement sur une route rectiligne, alors qu'on pourrait voir venir un véhicule à un kilomètre. Je parle d'entrer dans l'industrie du crayon. C'est merveilleux de fabriquer un objet que l'on aime vraiment ! Cette pensée m'emplit d'impatience, d'une chaleur véritable dans les membres, d'un plaisir que j'éprouvais encore à mon réveil.

Peut-être un cahier distinct pour les rêves ?

SOIR

A plusieurs reprises aujourd'hui, la pensée qu'il fallait observer les choses pour les noter ici m'a rendu exceptionnellement vigilant. L'environnement familier – le bureau, les rues que j'emprunte chaque jour – semblait nouveau. Je me sentais indépendant mais nullement étranger à mes compagnons, si ce n'est par le minuscule pouvoir que j'éprouvais en les regardant. Je me suis inventé des jeux solitaires, comme par exemple noter les chaussures que portaient les hommes, au bureau : les richelieux de M. Valde, les mocassins en grain écossais de Stan, les golf de Fritz, les chaussures d'importation de Louis. Je notais ce que disaient les gens (j'oublie une bonne blague en moins d'une heure) comme le « Voilà le temps

idéal pour une mise en plis » de Noémie et le « C'est une pizzeria à mille balles » de Cherry. L'attention qu'il me fallait pour retenir les paroles m'a permis de voir en trois dimensions ceux qui les prononçaient. Ça les a fait sortir de l'écran plat qui m'entoure, et qui me semble d'habitude impénétrable, même de très près. Je me suis rendu plus proche d'eux.

Du fait de cette clairvoyance accrue, mes interrogations du matin, au sujet d'une « vie intérieure » dont je pourrais très bien me passer, ont pris une consistance gélatineuse.

Plus tôt, M. Valde nous avait fait venir pour nous montrer une nouvelle pince, commercialisée à un prix de 18 % inférieur au nôtre. Elle est fabriquée en Roumanie. Fritz soupçonne une initiative italienne, au vu de l'ingéniosité et du concept mécaniques. Nous avons parlé de la conduite à tenir (mais personne n'a proposé d'améliorer notre propre produit ou de chercher à faire baisser son prix de revient). Mon équipe va « communiquer avec » (lire : malmener) nos distributeurs. Paul n'était pas là : on est en plein bilan trimestriel.

Déjeuné avec Stan. Il m'a saoulé de statistiques de football. Mes pensées vagabondaient vers l'Open d'Australie et son heure de diffusion. Stan a remarqué que j'étais distrait ; il m'a dit que j'avais eu l'air absent toute la matinée. Est-ce que j'avais des soucis ? L'alcool ? Les somnifères ? Au lieu de me défendre, je l'ai lancé sur un joueur dont je connais le nom ; il s'est remis avec joie à parler de football. En hochant du chef pour feindre l'attention, j'ai savouré cette invention de ma petite solitude tranquille. La solitude était bien mienne, et elle avait la fraîcheur du premier air doux de la journée, l'air que l'on respire à l'aube par la fenêtre entrouverte.

Quand j'avais dix ou onze ans, j'avais l'habitude de me tenir à côté du miroir de la salle de bains, et de parler à quelqu'un que j'imaginai hors de vue, derrière, à l'autre bout. J'ai souvent honte de ce genre de souvenirs, mais celui-ci me semble l'image fidèle de ce que je suis encore :

le moi de chair et d'os assis à table et une autre partie de moi, invisible, vivant sa vie autonome. La pensée de cette « altérité » m'a consolé. Sans elle, je n'aurais jamais éprouvé mes ravissements secrets d'enfant, et eux aussi occupent dans mon univers une place nécessaire : ils m'ont permis de rester assis en faisant gaiement semblant d'écouter Stan. Et je me suis mis à écouter Stan. Il a quelque part une vision enfantine. J'ai pris mentalement note de consulter les pages sportives en vue de conversations futures.

(Au retour, allé au parc, jusqu'à la petite clairière, vide comme d'habitude, où s'amoncelaient déjà dans la poussière les feuilles recroquevillées, et très calme – rien que le bruit des avertisseurs des bus sur l'avenue. Parlé en chuchotant. Marché jusqu'à l'étang en passant par une saignée dans le talus, à l'orée du bois où flottait une lénifiante odeur estivale de décomposition. L'étang était calme, lui aussi. Des enfants tentaient de faire avancer leurs petits voiliers sur l'eau parfaitement étale.)

« C..... ». C'est plus voyant que le nom lui-même. Pourquoi dois-je souffrir de cette clandestinité stupide ? Daisy n'était pas rentrée de l'atelier quand je suis arrivé. Mais dès que j'ai passé le seuil, les objets familiers m'ont assailli de reproches. Le bon vieux porte-parapluies m'a fait une gueule qui voulait dire « Crapule ! ». Le petit banc tapissé de cuir beige, jetant un regard glacial à ses clous de cuivre : « Un de ces jours, tu vas te faire prendre ! » C'était bien d'avoir le temps de me remettre au diapason familial. Je me demande souvent, connaissant le caractère inéluctable, la fréquence et la durée des soucis qu'elle me procure, pourquoi je ne mets pas fin à cette relation. Mais, quand je vois C., même de loin, je me dis que renoncer à elle, ce serait me mettre sous couvre-feu permanent, et qu'alors j'aimerais *moins* Daisy et Gert... (en l'occurrence, je me sens encore amoureux de Daisy). Est-ce que je me raconte des histoires ? En entrant

dans la cuisine, j'ai eu l'impression de puer la catastrophe. Plus tard, pendant que je prenais mon bain, les serviettes et autres accessoires se sont mués en symboles de folie, une folie qui n'était pas en moi, mais en eux : leur obsession à n'être qu'eux-mêmes, rien qu'un tapis de bain, un gant de toilette ou un blaireau, alors qu'ils pourraient si facilement devenir des oiseaux ou des balles de tennis. Est-ce que je ne faisais pas la même chose, en me cramponnant de toutes mes forces, alors que je pourrais (et que j'ai sans doute très peur de) devenir des centaines d'autres hommes ou femmes, des enfants, des animaux aussi ou des choses ? Et, entre nous et ces transformations imprévisibles, pas la moindre toile d'araignée à laquelle se raccrocher.

Plus tard : crevettes grises et bigorneaux, rôti de porc (farci à l'ail et à la sauge) et haricots beurre en salade ; fromage ; fruits frais ; un chardonnay très parfumé, un gamay.

Faut-il deux chroniques ? L'une pour les objets concrets, comme la salade de haricots, l'autre pour les ruminations ?

Gert a préféré emporter un plateau dans sa chambre.

Les informations de vingt-deux heures.

Gisèle Freund, *Photographie et société*.

Ceci.

## MARDI

Ciel bleu, chaud comme en plein été.

Debout à 7 h 45. Petit déjeuner avec Gert (jus de pomme, deux œufs à la coque, thé). Il a parlé, mais pas de Leonora.

Raté le tram, fait deux stations à pied pour profiter du temps (canard sauvage sur le lac Galilée). Arrivé au bureau à 9 h 15.

Coups de fil : *passés* à Magix (Donner), Schutte (message à la secrétaire), Cristallo, *reçus de* Blecker (rendez-vous au déjeuner), Schutte (si

nous garantissons livraison à date fixe, ça compensera une marge de 8-10 %, peut-être plus).

Parlé stratégie avec Paul (il ne peut pas venir déjeuner, il va voir Daisy).

Valde satisfait, « pour le moment » (chaussures noires à boucles aujourd'hui).

Déjeuné avec Blecker (jambon et fromage sur des toasts chauds, rebaptisés *croque-monsieur* pour justifier le prix de 5,50 ? Deux bières : 8,50 à présent) : il est au courant pour les Roumains, il démonte leur stratégie. Pas de problème, pense-t-il. Suggère de les prendre au mot, peu importe d'où ça vient ; pour le découvrir : faire une remise de 25 % pendant six semaines ; il est d'accord pour suivre.

Chez Haba : un volume de photographies anciennes de Kertész (en solde), *Esthétique* de Hegel (pour Gert) et deux Handke en livre de poche. Entendu quelqu'un appeler la jolie vendeuse Mélissa (ou Mélanie ?).

Bureau : trois commandes extérieures ont allégé l'atmosphère (le soleil aidant).

Paperasse avec Noémie en attendant Paul, en retard.

Cigares. Paul tout excité : la Roumanie, c'est une occasion, pas un obstacle, de nouvelles commandes pour absorber la remise, foncer, forcer, les racheter, etc. Mal au dos.

Vers 18 h (gaz d'échappement et poussière : voile orange du coucher de soleil sur la ville), de l'autre côté de l'avenue, Jago rejoint par Paul, s'éloignant ensemble les mains dans les poches.

Téléphoné à C. d'un point-phone au Pizza Discount (odeur qui pousserait à investir dans la culture de l'origan).

A la maison : un bain, deux bières.

Jago est venu dîner (linguini et chipolatas, salade, fromage, fruits, merlot).

Jago est resté pour les infos de vingt-deux heures.

Freund.

Ceci.

Mais « ceci » est incomplet, faux et trompeur !

Le jour où j'ai commencé à prendre ces notes (hier ?!), j'ai, c'est bien compréhensible, omis de mentionner certaines choses, en tout ou en partie (comme mon rêve sur les cousins de Daisy). Depuis, j'ai remarqué que ce que j'ai écrit est resté très net dans mon esprit (pour décrire les chaussures, il fallait que je le voie, et je les vois encore). La liste qui précède découle de mes tentatives pour en mettre encore plus. Mais cette liste ne me donne pas accès à son contenu : les événements y sont aussi morts que ce qui n'a pas été noté. Son seul intérêt a été de me montrer tout ce que j'omets encore, tout ce que je veux noter en plus, et à quel point je veux *tout* noter – impossible, je sais, mais *Toujours poussé...*, etc.

Je me suis souvenu d'un rêve ce matin, mais j'ai omis de le noter. Gert portait des jeans d'un bleu nouveau et plus vif, et un T-shirt arborant les mots UNION LABEL ; je ne l'ai pas noté. Tout en regardant le ciel d'été depuis mon lit, j'éjaculais contre la main et le ventre de Daisy (elle n'avait pas mis son diaphragme et reposait dans un demi-sommeil langoureux que je n'avais pas cherché à dissiper, pas plus qu'elle), et ça non plus, je ne l'ai pas noté ; encore que ce soit différent du reste : je l'ai délibérément passé sous silence, par « gêne », ne sachant pas si je devais aussi consigner ce genre d'événement. J'ai oublié de mentionner la prise de lorazépam et ses effets (bénéfiques), et, bien plus tard, avant dîner, la prise préventive d'un ou deux comprimés pour la digestion. Avant mon bain, j'ai fait douze pompes et trente abdos ; je ne l'ai pas noté. Je n'ai pas écrit que j'avais consulté un guide de la Syrie chez Haba, posant ainsi les jalons d'un éventuel vrai voyage. Ma bouffée d'affection pour les canards

sur l'étang, et leurs projets de voyages plus imminents : je ne les ai pas notés. Par prudence, j'ai omis de noter que nos patrons argueront probablement de l'offensive roumaine (et de notre réaction positive à celle-ci), pour remettre à plus tard toute discussion d'augmentation concernant Paul et moi. Je n'ai pas parlé de mon courrier, en particulier de la lettre de Madre Mia qui m'attendait quand je suis rentré à la maison. Et les souvenirs qui m'ont assailli pendant toute la journée, n'ont-ils pas aussi leur place ici ? Quoi qu'il en soit, je ne les ai pas notés (par ex. : le bus sans lumières qui m'emporta vers Colette, l'an dernier, dans les ténèbres humides de novembre, au milieu des reflets électriques). Fritz m'a dit que la fille de Stan, seize ans, va peut-être se faire avorter cette semaine ; si c'est vrai, avec son air jovial de supporter sportif, Stan est un habile dissimulateur (pour rendre justice à Fritz, il m'en parlait pour avoir confirmation ; la rumeur était de cinquième main) ; je ne l'ai pas noté. J'ai appris dans le *Quotidien du Matin*, et gardé en mémoire, que la Galerie Fink prépare une exposition du peintre français Boltanski ; je ne l'ai pas noté. J'ai oublié d'écrire (c'est la deuxième fois) que chez Haba, j'avais cherché à vérifier si c'est *Vaghe stelle dell'Orso* ou *dell'Orsa*. Au milieu de la matinée, le combiné coïncé sous sa joue gauche, Cherry disait avec délice à son interlocuteur : « Maintenant, ma machine à écrire est couverte de soleil » ; je ne l'ai pas noté.

Si la relecture de la liste m'a fait prendre conscience de ces omissions, c'est qu'elle a son utilité. Elle est quand même incomplète, fautive et trompeuse. L'énumération des événements de la journée ne m'a pas permis de les conserver. Les objets et les événements, une fois que je les ai *écrits*, perdent l'étrangeté issue de leur appartenance à des systèmes qui m'échappent. Ils sont naturalisés. Même les différences – qui sont leur trait commun – leur donnent un air de ressemblance, les rendent familiers.



Parce qu'il n'allait pas bien et, croient-ils, afin qu'il aille mieux, son médecin et sa femme lui conseillent de tenir son journal. Funeste projet!

Car, terriblement consciencieux, il ne cesse plus dès lors d'observer alentour et en lui. Et il note, il note scrupuleusement. Rien ne doit lui échapper de ce qui fait son quotidien amoureux, familial, professionnel, amical, car il veut y remettre de l'ordre et y trouver du sens.

Alors même qu'il lui faut ménager femme et maîtresse, veiller sur un fils insaisissable, tenir son rang auprès de collègues de bureau de plus en plus circonspects et s'interroger sur des amis qui lui échappent, alors même qu'il sait qu'on le trompe, son propre élan l'emporte et il est bientôt pris d'une sainte fureur logique.

Méticuleusement délirant, il portera ce journal intime au cœur de sa vie jusqu'à en transformer le cours et, dans un même mouvement d'autodévotion, deviendra personnage souffrant parmi les autres personnages d'un monde que la fiction semble envahir.



9 782867 445187

130 F  
936264-4  
ISBN : 2-86744-518-3  
01-97



DIFFUSION C.D.E.  
DISTRIBUTION SODIS